This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L. ACKERMANN

PENSÉES

D'UNE

SOLITAIRE

Précédées de fragments inédits

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII

PENSÉES

D'UNE

SOLITAIRE

L. ACKERMANN

PENSÉES
D'UNE
SOLITAIRE

Précédées de fragments inédits

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII

Madame Louise Ackermann

intime

S'IL est difficile de donner une juste idée des contemporains illustres dans l'intimité desquels on n'a pas pénétré, il l'est aussi d'en parler lorsqu'on les a approchés de très près, quand on a pu les apprécier et les admirer dans leur vie de chaque jour, quand on en a été aimé tendrement. On voudrait réussir à faire comprendre la noblesse, la droiture, la belle simplicité des rares êtres dont le grand talent n'é-

tait pas plus grand que leur bonté et la loyauté de leur caractère.

Chez Mme Louise Ackermann, une véhémente franchise s'alliait aux sentiments d'instinctive et naïve bienveillance de sa nature si en dehors. Ne le conçoit-on pas, d'ailleurs, en la lisant, et des accents aussi vibrants que les siens, exprimant la plus saisissante et désespérée pitié pour la destinée humaine qu'aucune littérature ait jamais réalisée, pouvaient-ils naître d'une âme faible et sans hardiesse?

Contrairement à la généralité des poètes, ses vers ne sont pas des vers de jeunesse. Ils sont une tardive manifestation intellectuelle, le fruit d'une véritable douleur profondément ressentie.

Toute jeune pourtant elle s'était essayée à la versification, et, vers treize ou quatorze ans, fit une tragédie de la triste histoire de Marie Stuart, sujet de composition donné par son professeur. Elle se plaisait à en citer un vers, dans lequel sa pensée de plus tard se pressent déjà :

Pour mourir aujourd'hui la nature est trop belle!

Plusieurs de ses essais se sont trouvés conservés. L'un d'eux, intitulé *Renoncement,* est

daté de Port-Royal-des-Champs, — où, dans son précoce enthousiasme pour Pascal, elle avait entraîné sa mère et ses sœurs et habité quelques mois, — et se termine ainsi :

Sacrifice... eh bien, soit! tu seras consommé.
Après tout, si l'amour n'est qu'erreur et souffrance,
Un cœur peut être fier de n'avoir point aimé.

Il est curieux de voir Mme Ackermann qualifier ainsi de sacrifice le renoncement à l'amour, au mariage; car, peu d'années ensuite, s'étant exclusivement consacrée, après la mort de sa mère, à l'étude des poètes, ses « amis uniques* », ne travaillant les langues étrangères que pour les « comprendre et s'en pénétrer », elle ne se maria, pour ainsi dire, que malgré elle.

Une autre pièce, adressée *Aux Femmes,* mérite d'être citée, comme témoignage des hautes préoccupations de la jeune fille :

S'il arrivait un jour, en quelque lieu sur terre,
Qu'une entre vous vraiment comprît sa tâche austère;
Si, dans le sentier rude avançant lentement,
Cette âme s'arrêtait à quelque dévoûment;

* *Autobiographie.*

Si c'était la bonté sous les cieux descendue,
Vers les infortunés la main toujours tendue;
Si l'époux et l'enfant à ce cœur ont puisé;
Si l'espoir de plusieurs sur elle est déposé,
Femmes, enviez-la! Tandis que dans la foule
Votre vie inutile en vains plaisirs s'écoule
Et que votre cœur flotte, au hasard entraîné,
Elle a sa foi, son but et son labeur donné.
Enviez-la! Qu'il souffre ou combatte, c'est Elle
Que l'homme à son secours incessamment appelle,
Sa joie et son espoir, son rayon sous les cieux,
Qu'il pressentait de l'âme et qu'il cherchait des yeux,
La colombe au cou blanc qu'un vent du ciel ramène
Vers cette arche en danger de la famille humaine,
Qui, des saintes hauteurs en ce morne séjour,
Pour branche d'olivier a rapporté l'amour.

Mme Ackermann est née à Paris le 30 novembre 1813. Dans une courte autobiographie, chef-d'œuvre de simplicité et de précision, elle raconte son enfance sauvage et concentrée, puis comment, alors que le génie de Lamartine et de Hugo provoquait l'attention universelle, sa vocation pour la lecture et l'étude se détermina.

Cette autobiographie, ainsi que les *Pensées d'une Solitaire,* parues en 1883 et presque aussitôt épuisées, la font connaître tout entière.

Ce n'est plus la révolte passionnée de ses

poésies, inspirée par le sombre drame de l'existence, mais la gravité d'une raison en possession d'elle-même et qui s'exprime, sur son expérience, son observation et sa propre vie, avec une élévation et une modération remarquables.

Mme Ackermann applique à sa prose ce qu'elle souhaiterait pour la poésie en général : « Quand le poète chante ses propres douleurs, il doit avoir la note sobre. Les cris personnels déchirants ne sont pas faits pour la poésie*. » Et elle ne dit que quelques mots seulement de la perte de son mari : « Ma douleur fut immense**... »

Dans ses *Pensées,* elle en laisse pourtant échapper davantage :

« La musique me remue jusqu'en mes dernières profondeurs. Les regrets, les douleurs, les tristesses, qui s'y étaient déposés en couches tranquilles par le simple effet de la raison et du temps, s'agitent et remontent à la surface. Cette vase précieuse une fois remuée, je vois reparaître au jour tous les débris de mon cœur. »

* *Pensées d'une Solitaire.*

** *Autobiographie (Poésies Philosophiques,* 1885).

C'est à Berlin qu'elle rencontra Paul Ackermann. Déjà elle y avait fait un séjour prolongé, ayant obtenu de sa mère de la laisser s'y perfectionner dans l'allemand, — afin, disait-elle plaisamment, de couper court aux leçons trop envahissantes de « l'excellent Stanislas Jullien ».

Car elle avait voulu savoir jusqu'au chinois. Mais le chinois, ajoutait-elle, jamais on n'a fini de le savoir.

« Le Berlin d'alors était bien la ville de mes rêves. A peu d'exceptions près, ses habitants ne vivaient que pour apprendre ou pour enseigner. Les questions philosophiques et littéraires y passionnaient seules les esprits*. »

C'était encore l'Allemagne de Mme de Staël.

Aussi, à quelques années de là, ayant perdu sa mère et marié ses sœurs, Louise Ackermann n'hésita-t-elle pas à y aller attendre chez de bons amis que « son âge lui permît de vivre seule** ».

Paul Ackermann, fixé à Berlin depuis peu, y collaborait à la publication de la correspon-

* *Autobiographie.*
** *Ibid.*

dance du grand Frédéric. Touchée par les sentiments qu'il lui témoignait et malgré son éloignement du mariage, elle consentit à l'épouser en 1844. La parfaite conformité de leurs goûts lui promettait le genre de bonheur qu'elle préférait :

« C'est un fort aimable garçon, plein de vues neuves en philosophie et en poésie; c'est un esprit fin et très observateur et dont j'ai beaucoup appris, car nous avons le temps de causer cinq heures par jour, terme moyen, » écrit-elle, en 1845, à sa sœur, Mme Girard.

Ce bonheur dura peu. Quelques mois à peine. Paul Ackermann tomba malade. Il lui dit tristement : « Tu n'avais qu'un défaut, c'était ta petite fortune. Sans elle, que ferions-nous maintenant? »

Il fallait entendre Mme Ackermann répéter ces paroles...

Elle a écrit : « Il en est de certains points culminants de notre vie comme des hautes montagnes : quelle que soit la distance qui nous en sépare, ils nous paraissent toujours proches*. »

* *Pensées d'une Solitaire.*

*
* *

[illegible] la société, les ridicules sont des [illegible]. Au milieu du concert uni[illegible] combien ont l'oreille très sévère [illegible] quelque innocente fausse note du [illegible], et qui, cependant, ne s'entendent [illegible] d'un bout à l'autre.

*
* *

[illegible] rendu difficile la tâche des [illegible] venir. Le cœur qu'ont une fois [illegible] accents pénétrants reste exi[illegible] est plus capable de s'ouvrir à [illegible] première poésie venue. Il lui faut de la [illegible] et de l'émotion à tout prix.

*
* *

[illegible] aller avec d'autant plus

d'abandon à ma haine contre la Religion, que je sens que cette haine est généreuse et qu'elle a ses racines dans les parties les plus élevées de mon être. C'est mon amour pour le bien, pour la justice et l'humanité, qui me rend hostile à ces monstruosités d'égoïsme et de fanatisme auxquelles tout dévot, s'il est conséquent avec lui-même, ne peut échapper.

*
* *

Quand le poète chante ses propres douleurs il doit avoir la note sobre. Les cris personnels déchirants ne sont pas faits pour la poésie. Comme la Niobé antique, elle doit avoir la grâce de la douleur.

*
* *

Il n'y a rien d'absolu ni d'arrêté dans

Espérant pour son mari de l'air natal, elle le ramène à Montbéliard. Il y meurt en 1846 :

« Nous mourons presque tous de mort violente; car comment nommer autrement cette rupture douloureuse des liens de la vie?...* »

Cette pensée, ainsi que les plus saillantes des poésies de Mme Ackermann, est marquée de son déchirement, et ce déchirement n'est-il pas la grandeur et la force de son inspiration?

Fuyant les pays où elle avait été heureuse, elle vint se fixer à Nice, attirée par une sœur de beaucoup sa cadette et très aimée :

... qu'à jamais le vent bien loin des bords m'emporte
Où j'ai, dans d'autres temps, suivi des pas chéris,
Et qu'aujourd'hui déjà ma félicité morte
Jonche de ses débris!
. . . . . .
. . . . . .
Comment pourrais-je encor, désolée et pieuse,
Par les mêmes sentiers traîner ce cœur meurtri,
Seule où nous étions deux, triste où j'étais joyeuse,
*Pleurante où j'ai souri**?*

* *Pensées d'une Solitaire.*
** *In Memoriam.*

Ces strophes sont datées de 1850. En mai 1851, à Nice, elle s'écrie :

Ciel pur dont la douceur et l'éclat sont les charmes,
Monts blanchis, golfe calme aux contours gracieux,
Votre splendeur m'attriste, et souvent à mes yeux
Votre divin sourire a fait monter les larmes.
Du compagnon chéri que m'a pris le tombeau
Le souvenir lointain me suit sur ce rivage.
Souvent je me reproche, ô soleil sans nuage!
Lorsqu'il ne te voit plus, de t'y trouver si beau *.

A Paris, dans les dernières années de sa vie, le portrait de ce « compagnon chéri » surmontait le bureau sur lequel elle écrivait, dans le petit salon si modeste et si recueilli de la rue des Feuillantines où, chaque samedi, un groupe d'amis choisis se réunissait. Les regards allaient de lui à elle avec émotion. Ce charmant et distingué jeune homme, depuis tant d'années parti, et la jeune femme d'alors devenue, par son deuil et par sa souffrance, le grand poète au front superbe, aux somptueux cheveux blancs, aux yeux pénétrants, de qui Léon Ostrowski a laissé un si énergique et si beau portrait.

* *In Memoriam.*

Ceux qui avaient déjà souffert aussi savent combien son influence était fortifiante et reposante et quel courage ils puisaient près d'elle, non qu'elle s'efforçât de leur donner de vagues consolations, mais sondant avec eux les abîmes de la souffrance même, la généralisant, l'ennoblissant. Là est sa suprême puissance. Et ce n'était pas de la littérature.

C'est bien à tort que l'on traite sa poésie de désespérante. Le sublime touche à l'héroïsme, et l'héroïsme est contagieux. Mme Ackermann a celui de la résignation, de la soumission aux lois universelles. Acceptation grandiose quand, par exemple, dans sa hautaine conception de l'amour, elle s'écrie, substituant superbement l'intensité à la durée :

Qu'importe à leur amour qu'il se sache éphémère,
S'il se sent infini !

Bien entendu, les *Poésies philosophiques* sont seules en cause. *In Memoriam,* par l'émotion subjective pénétrante, ne pouvait manquer de charme, mais la vraie Mme Ackermann date seulement des *Malheureux.*

Dans sa solitude des environs de Nice, — « un petit domaine, ancienne propriété des

Dominicains, dans une situation admirable* », — elle se laissa entraîner à « rimer », pour des amis, quelques poèmes orientaux qu'elle venait de lire dans le texte.

Le vieux français de ses travaux avec son mari fut à son tour mis à contribution. En 1863 parurent les *Contes*. Il eût été difficile, impossible même, d'y voir poindre le grand poète futur. Mme Ackermann ne se faisait aucune illusion sur leur valeur, gardant uniquement une juste reconnaissance à ces contes fort médiocres, mais qui lui avaient été d'excellents exercices de rhythme et de rime.

Ce premier recueil contenait pourtant la pièce des *Malheureux*, dans laquelle frémissent les désespoirs de l'humanité, et où l'angoisse souvenue des maux subis leur fait vouloir le sommeil éternel :

Laisse-nous oublier que nous avons vécu !

demandent-ils à Dieu. Ils lui crient encore, réclamant sa justice :

Si nous avons failli, nous avons tant souffert !

Ce vers, si chrétiennement magnifique,

* *Autobiographie.*

Mme Ackermann n'y songeait pas sans une sorte de frisson. Un soir, un homme qu'elle connaissait à peine s'était précipité chez elle, hors de lui, éperdu. Cet homme venait de lire *les Malheureux*. Il répétait : « Madame, oui ! n'est-ce pas ? nous avons souffert ! nous avons tant souffert ! Dieu nous en tiendra compte, n'est-ce pas ? »

Les années s'écoulaient paisibles dans la solitude que Mme Ackermann s'était choisie. Le calme lui venait doucement, — cette sorte d'atténuation qu'apporte le temps aux grandes douleurs, estompant un peu la poignante cruauté des souvenirs, et faite surtout de la sensation constante et de la certitude que chaque jour écoulé, chaque heure, nous rapproche du terme.

Lentement, rarement, quelque pièce s'ajoutait à celle des *Malheureux*. La brièveté et la fragilité de l'existence, l'âme et ses destinées, l'insensibilité de la nature environnante, la préoccupaient presque exclusivement.

Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs de ses ardeurs ;
La Nature sourit, mais elle est insensible :
Que lui font vos bonheurs ?

Et ces vers d'anxieuse interrogation à Pascal :

Tu nous en fais l'aveu : si quelque chose au monde
T'a jamais irrité, Pascal, et confondu,
C'est que l'on pût dormir en une paix profonde,
Lorsque sur un abîme on se sait suspendu;
C'est un monstre pour toi que cette indifférence.
Quoi! ne point s'enquérir du suprême secret
Qui doit remplir nos cœurs d'horreur ou d'espérance;
Rester dans l'insouci du suprême intérêt;
Aux choses d'ici-bas restreindre notre envie;
Sur des spectacles vains tenant fixés nos yeux,
Passer sans demander autre chose à la vie
Que son voile d'un jour pour nous cacher les cieux!
. . . . . .

« Entre une pièce et l'autre, il y avait souvent des années de silence. C'est seulement lorsque j'étais trop fortement saisie par une idée que je me décidais à l'exprimer*... » Et l'expression la rend à son tour si impressionnante, que si quelques vers cités au hasard surprennent tout à coup, dans un journal ou une revue, il les semble lire pour la première fois, tant ils frappent.

Mme Ackermann descendait parfois de « sa montagne » à Nice. On montait la voir. Sa retraite devenait un lieu de pèlerinage.

Autobiographie.

C'est alors que se nouèrent ses relations avec le docteur Seeligmann, qui, vingt-cinq ans plus tard, à Paris, où comme elle il avait émigré après la guerre, lui prodigua ses encouragements et ses soins pendant les mois cruels de maladies successives des printemps de 1887, 1888, 1889.

Elle s'étendait volontiers sur cette époque, donnant gaiement la recette des pâtés qu'elle confectionnait en l'honneur de ses visiteurs, les préservant du thym et du laurier traditionnels. Le résultat obtenu remportait tous les suffrages : « Mes pâtés étaient meilleurs que mes vers, » concluait-elle. Dans combien de détails elle aimait à entrer ainsi ! Son individualité primesautière s'y montrait dans toute sa spontanéité.

Quelques-unes de ses *Pensées* donnent très exactement la physionomie et l'atmosphère de son existence d'alors, — qu'elle recommençait chaque jour par une visite à ses orangers, dont les fruits étaient pour elle le repas matinal :

« Mon premier soin, lorsque je me lève, est d'aller voir comment mes arbres ont passé la nuit, mes arbres fruitiers surtout. Quelle vi-

vante image de la bonté que ces êtres muets qui tendent vers nous leurs bras chargés de présents!

« L'âge mûr semble être mon âge naturel. Ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises, ces vues claires en littérature et en philosophie, voilà ce que je goûte et dont je jouis avec délices. J'aurais dû naître à quarante ans.

« Les occupations agricoles ont une vertu particulière : elles calment, elles émoussent. Elles sont surtout bonnes après de grandes douleurs ou de grands mécomptes. Il semble que la terre communique dès lors à l'homme un avant-goût de ce repos définitif qu'elle lui donnera quelque jour.

« Ce soir, du haut de ma tour, je regardais la lune qui se dégageait des dernières lueurs du jour. Le crépuscule venu, elle apparut sur un fond obscur. Elle ne se leva point; elle était toute levée au milieu du ciel. Il en est ainsi de quelques-uns de nos sentiments : ils sont montés à l'horizon de notre âme sans que nous nous en soyons aperçus, mais, à un moment

donné, nous sommes tout surpris de les trouver épanouis et rayonnants dans notre ciel intérieur. »

Cependant l'année terrible arriva. Mme Ackermann ne put se résigner à rester à l'abri de l'invasion et vint s'enfermer dans Paris assiégé, avec l'utopique et candide espoir qu'avoir connu à Berlin la princesse Augusta, devenue la reine actuelle, et savoir l'allemand, la pourraient rendre peut-être de quelque utilité à son pays l'heure venue.

La guerre lui dicta des vers cornéliens :

O guerre, guerre impie, assassin qu'on encense!
Je resterai navrée, et dans mon impuissance,
Bouche pour te maudire, et cœur pour t'exécrer!

Le Cri, cité depuis tout au long par Barbey d'Aurevilly, qui le juge plus beau que le défi d'Ajax aux dieux : « J'en échapperai malgré vous! » date également de cette époque bouleversée :

Lorsque le passager, sur un vaisseau qui sombre,
Entend autour de lui les vagues retentir,
Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
Se soulève pour l'engloutir,

Sans espoir de salut et quand le pont s'entr'ouvre,
Parmi les mâts brisés, terrifié, meurtri,
Il redresse son front hors du flot qui le couvre,
Et pousse au large un dernier cri.

Cri vain! cri déchirant! L'oiseau qui plane ou passe
Au delà du nuage a frissonné d'horreur,
Et les vents déchaînés hésitent dans l'espace
A l'étouffer sous leur clameur.

Comme ce voyageur, en des mers inconnues,
J'erre et vais disparaître au sein des flots hurlants;
Le gouffre est à mes pieds, sur ma tête les nues
S'amoncellent, la foudre aux flancs.

Les ondes et les cieux autour de leur victime
Luttent d'acharnement, de bruit, d'obscurité;
En proie à ces conflits, mon vaisseau sur l'abîme
Court sans boussole et démâté.

Mais ce sont d'autres flots, c'est un bien autre orage
Qui livre des combats dans les airs ténébreux;
La mer est plus profonde et surtout le naufrage
Plus complet et plus désastreux.

Jouet de l'ouragan qui l'emporte et le mène,
Encombré de trésors et d'agrès submergés,
Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine,
Et nous sommes les naufragés.

. . . . . .

Ah! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien, ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
Je l'ai jeté; je puis sombrer!

Vers la fin de 1871, Mme Ackermann fait imprimer à Nice ses *Poésies philosophiques*. *Le Cri* en clôt la très peu élégante plaquette, tirée à cent exemplaires. Elle l'adressa en 1873 seulement à Caro, avec ces simples mots : *A l'auteur de la Philosophie de Gœthe.* Une lettre émue répond à l'envoi, et, en mai 1874, Caro publie dans la *Revue des Deux-Mondes* l'article retentissant qui décida de la réputation du poète qu'il présentait au public.

Sur les instances de M. Louis de Ronchaud, la plaquette se transforma bientôt en volume. C'est lui qui le porta chez Lemerre, ainsi que le fit M. Ledrain depuis pour les *Pensées d'une Solitaire* et l'*Autobiographie.*

Le plus cher ami de Mme Ackermann, son confident de longue date, et à qui le *Pascal* est dédié, M. Ernest Havet, prenait sa part d'un triomphe qu'il prédisait depuis longtemps :

« J'ai eu hier une charmante surprise en ouvrant la *Revue des Deux-Mondes* et en y trouvant d'abord le bel article de Caro. Voilà le signal attendu qui mettra, j'espère, le livre à sa place. L'article est un acte qui fait honneur à Caro, et dont je lui sais le plus grand gré. C'est un commentaire bien senti et très

éloquent de vers magnifiques, il doit avoir un grand effet. Je vous disais encore dernière-nièrement que je ne savais au juste quand le jour se lèverait sur votre œuvre, mais qu'il se lèverait. Cela est fait. Caro en a l'honneur. Je l'en félicite et le remercie. »

Avant Caro, Barbey d'Aurevilly avait déjà parlé de l'œuvre, qui le choquait, lui, dans sa foi de catholique soumis à la volonté de Dieu et confiant en la nécessité providentielle de nos épreuves. Tout en ne marchandant pas ses éloges, il appelle « tout à la fois un monstre et un prodige : un prodige par le talent et un monstre par la pensée », la femme — « aux muscles de gladiateur tendus jusqu'à se rompre contre la Fatalité invincible, contre cet effroyable train des choses qui va passer tout à l'heure et tout anéantir », — qui a écrit de tels vers.

Elle le remercia en lui offrant ses *Poésies* avec cette dédicace, dont elle était très fière :

A BARBEY D'AUREVILLY

Un monstre reconnaissant.

Il écrivit d'elle encore : « La femme, qui se retrouve toujours quand elle veut le plus cesser

d'être, se retrouvait dans les vers inouïs de Mme Ackermann. Les larmes immortelles de la Pitié, chez cette Révoltée généreuse des douleurs du monde, n'ont jamais séché sur son athéisme attendri... »

Appréciation très sensible à Mme Ackermann. Quoique l'auteur de poésies si viriles, elle tenait avant tout à rester femme.

Ces poésies d'arrière-saison furent non seulement l'intérêt des quelques années de production de sa maturité, mais la douceur de sa vieillesse, comblée d'hommages à l'heure où l'on est le plus souvent en oubli, même quand la jeunesse a été favorisée par la consécration d'un talent réel.

« Qu'on partage ou non les opinions de Mme Ackermann, on est obligé d'admettre son immense talent et d'admirer la grande dignité de sa vie... Parmi ces gens qui n'ont plus qu'un souci : jouir à n'importe quel prix, elle nous donnait là-bas, dans son petit appartement de la rue des Feuillantines, un bel exemple de tenue rigide... C'était en réalité, par les mœurs, une femme de Port-Royal, une mère Agnès ou une mère Catherine Arnauld. Son vêtement noir, l'enveloppement de sa

tête, la rapprochaient encore de ces religieuses femmes. Elle leur ressemblait à la fois par l'austérité de l'âme et par le costume *. »

Ayant abandonné Nice définitivement pour Paris, elle y fut entourée de solides amitiés. Non pas seulement des admirateurs éminents, mais nombre de femmes distinguées : Mmes Ernest Havet, Caro, d'Agoult, Adam, le poète autrichien Joséphine de Knorr, Mme Coignet.

Une des anecdotes que Mme Ackermann, grande conteuse d'anecdotes, répétait le plus volontiers, était la piquante erreur dans laquelle Mme Coignet avait fait tomber M. Caro. Elle publiait, dans *la Morale indépendante,* des articles hebdomadaires auxquels il répondait chaque semaine publiquement dans son cours, les attribuant à une plume masculine. Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant que *C. Coignet* était une femme, et une femme très femme, malgré le talent d'exposition philosophique qui l'avait trompé.

Mme Ackermann jouissait des assiduités de son entourage comme de sa tardive renommée. Des savants, des médecins : le docteur

* E. Ledrain. *L'Artiste,* novembre 1890.

Charles Letourneau, le docteur Pozzi; de jeunes normaliens : M. Aulard, M. Louis Fochier, qu'elle initiait aux secrets de la langue allemande; des poètes : Édouard Grenier, Sully Prudhomme, Coppée, Jean Lahor, Émile Chevé, Maurice Rollinat. L'intimité des samedis de la rue des Feuillantines était précieuse à ceux qui avaient le privilège d'y être admis. L'accueil chaud et vivant de la chère vieille amie, si joyeuse à l'arrivée de ses préférés, reste inoubliable.

De nombreuses sympathies lui parvenaient de loin aussi : de Roumanie, de Hongrie, de Russie notamment, d'où on lui signalait l'admiration de Tolstoï pour ses poésies. On se faisait présenter, on avait la curiosité d'approcher du poète pessimiste. Sa rude simplicité, son absence totale de *pose,* déroutaient parfois les nouveaux venus, et l'ardeur avec laquelle se traduisaient ses antipathies n'était pas faite pour les rassurer. Elle avait l'exécration de tout mensonge, quel qu'il fût, et exécutait sommairement, malgré son extrême indulgence, quiconque lui paraissait transiger avec l'absolue vérité.

Mais rien ne dure sur ce triste globe. Tout

finit; tout finit mal. Le pénible moment vint du départ, de la séparation. Mme Ackermann dut quitter ses amitiés de Paris et retourner à Nice, ayant au moins la consolation d'y retrouver la sœur qui l'avait reçue aux premières années de son veuvage. Elle y vécut quelques mois encore, puis s'éteignit, le 2 août 1890, dans ce pays où elle était venue porter son affliction quarante-quatre ans auparavant.

Elle se dissoudra, cette argile légère
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur.
Les vents vont disperser cette noble poussière
Qui fut jadis un cœur...

avait-elle dit un jour.

Et voici ses derniers vers, qui sont gravés sur son tombeau :

J'ignore! — Un mot, le seul par lequel je réponde
Aux questions sans fin de mon esprit déçu;
Aussi quand je me plains, en partant de ce monde,
C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir rien su.

LOUISE READ

*
* *

Le très grand regret de la fin de vie de Mme Ackermann a été de laisser inachevées trois pièces qui lui tenaient au cœur.

Après sa pièce à Pascal, elle en voulait adresser une aussi à Voltaire, dont voici, dans son *premier état,* le début :

Il ne voltige plus, ce sourire, Voltaire,
Que l'on t'a reproché, dans la tombe où tu dors!
Mais si jamais pourtant les choses de la terre
Ont encor le pouvoir de réveiller les morts,
C'est un frisson d'horreur et de douleur profonde
Qui secouerait plutôt ton squelette indigné
Au spectacle honteux que t'offrirait un monde
Où pendant cinquante ans ton génie a régné.
. . . . . .
Si jamais homme au monde a pu quitter la terre
Joyeux et fier de soi, certes! c'est toi, Voltaire!
Tu venais de livrer le plus beau des combats,
Celui de la raison contre la foi stupide.
La victoire restait à ta plume intrépide
Et du fond du tombeau tu régnais ici-bas.

Le siècle était à toi. Jusque dans ses moelles
De ton souffle puissant il était pénétré;
Les vieux voiles tombaient : tu l'avais éclairé.
. . . . . .
Et le Christ, chancelant comme une vieille idole,
Sentait déjà sous lui la croix se dérober.
Il allait donc enfin pouvoir sur sa poitrine
Croiser ses bras lassés; il allait respirer.

Le Christ délivré devait développer ces deux derniers vers. Tout en lui reprochant d'avoir dit : « Je n'apporte pas la paix, mais la guerre, » elle le comprenait déchiré de remords à la vue de tant de crimes commis en son nom :

O Christ! depuis le jour où sur un bois infâme
De sacrilèges mains ont attaché ton corps,
Que d'horribles pensers t'ont dû traverser l'âme,
Que de regrets amers, surtout que de remords!
Oui! vraiment, des remords! Jusque sur ta croix même
Ils t'auront poursuivi, sans trêve ni merci.
Qu'importe la puissance et la grandeur suprême :
Tout Dieu qu'on est, l'on a sa conscience aussi.
. . . . . .
Ce n'était point la paix, non pas, mais bien la guerre
Que tu t'es proposé d'apporter ici-bas...
S'il est vrai qu'un tel mot soit sorti de ta bouche,
O noble Christ! combien tu dois le regretter!
. . . . . .
. . . . . *les premiers héros*
Tes martyrs, étaient prêts à devenir bourreaux!

Mme Ackermann terminait en s'écriant qu'il fallait enfin

Proclamer à la fois toutes les délivrances,
Celle du genre humain comme celle du Christ :
. . . . . Quel espoir et quel rêve !
Comment, du même coup, délivrer l'homme et Dieu !

La dernière des trois pièces, et la moins dégagée de la pensée initiale : *le Chêne,* devait symboliser le Christianisme.

Au hasard, humblement, un gland avait germé.
D'autres arbres déjà couvraient le sol antique.
Lentement, à l'écart...
... Pas de pousse énergique
Qui trahît ses desseins d'envahisseur futur.

L'obsession du péché alors ne troublait pas encore les âmes, n'avait pas transformé la notion de l'être :

... Le péché !
Ah ! maudite à jamais soit la première lèvre,
Mot fatal et cruel, qui t'osa prononcer !

Le Christianisme prenait naissance dans une antiquité sereine, à l'ombre de la philosophie des Grecs à laquelle il empruntait tant et qu'il

détrônait, interrompant le progrès philosophique, déterminant un temps d'arrêt dans l'effort de la pensée humaine :

Nous ne te verrons pas mûrir, ô grain superbe!
Lorsque l'esprit humain viendra te récolter,
Nous serons enfouis depuis longtemps sous l'herbe,
Dans ces mêmes sillons qui doivent te porter.
Mais, du moins, nous aurons...
Défiant le vieux chêne et ses rameaux vainqueurs,
Apporté chaude encore à la plaine future
Comme un engrais sacré la cendre de nos cœurs.

Ces quelques fragments, conçus avec tant d'intensité, n'eût-il pas été regrettable de les passer sous silence?

L. R.

Pensées d'une Solitaire

Pensées d'une Solitaire

OMP cœur de l'homme
nt! Il se refuse à la
es plus justes dou-
finit par
u qu'il

t certains

de la brièveté de la vie, nous prenions tant à cœur les intérêts qui s'y rapportent. Quelle est cette activité, ce mouvement, à l'entour de places et de richesses dont nous aurons si peu de temps à jouir? Et ces pleurs sur des morts chéris que nous irons rejoindre demain? L'homme sait tout cela, et cependant il s'agite, il s'inquiète, il s'afflige, comme si la fin de ces empressements et de ces larmes n'était pas prochaine, et nulle philosophie ne peut lui donner sur toutes choses l'indifférence qui convient à un condamné à mort sans espoir ni recours.

*
* *

Il y a chez chacun de nous, surtout dans la jeunesse, quelque chose qui chante. La plupart des hommes ne se rendent pas compte de cette musique vague et fugitive; le poète seul arrête au passage les divins accents.

*
* *

L'adoucissement des mœurs se manifeste par le mouvement actuel contre la peine de mort. Il existe une répugnance croissante contre cet acte de cruauté sociale. Et la peine de l'enfer, qu'en disent messieurs les dévots? Il me semble que leur Dieu, tout bon Dieu qu'il est, devrait bien venir prendre chez nous des leçons d'humanité.

*
* *

Il en est de certains points culminants de notre vie comme des hautes montagnes : quelle que soit la distance qui nous en sépare, ils nous paraissent toujours proches.

*
* *

Quel est cet idéal vers lequel la nature s'achemine à travers le temps éternel et les formes infinies? Nous ne sommes pas le terme de son évolution. Ce n'est point pour aboutir à notre misérable humanité qu'elle a pris son élan de si loin. O toi qu'elle entrevoit, être futur, songe à nous qui aurons souffert et peiné pour te frayer la voie!

*
* *

Il ne faut pas se faire d'illusion à cet égard : les douleurs chantées sont déjà des douleurs calmées. Ce n'est point lorsque nous sommes encore engagés dans la sensation que nous serions ca-

pables de l'exprimer. Il faut s'écarter de soi-même et se considérer de loin et avec perspective. Nous ne nous peignons bien qu'à la distance du souvenir.

*
* *

Nous mourons presque tous de mort violente; car comment nommer autrement cette rupture douloureuse des liens de la vie? Mourir ne devrait être que s'éteindre. Pourquoi la cessation de l'existence est-elle si souvent précédée de longues et terribles douleurs? Pourquoi ce dernier combat? On dirait que la mort est contre nature, à voir la résistance que la chair et l'esprit lui opposent.

*
* *

Quand le temps a passé sur nos amours

et nos douleurs, notre cœur qui s'est calmé reste tout étonné de ses excès.

*
* *

Nous ne sommes pas maîtres de nos actions. Nous les jugeons, mais elles nous sont imposées par notre nature. Le remords porte donc le plus souvent à faux. L'homme ne devrait avoir que des regrets.

*
* *

Le poète a d'abord été un initiateur; aujourd'hui il n'est plus qu'un écho.

*
* *

Les croyances religieuses sont comme les vieilles dents : cela branle, mais cela tient.

*
* *

Je sens se relâcher en moi tous les ressorts de l'amour-propre, ceux même qui entretenaient encore quelque peu mon activité littéraire. Comme un vaisseau qui se serait trop approché de sables funestes, je m'enfonce et vais bientôt rester ensevelie dans l'indifférence absolue.

*
* *

Nous sommes ingrats envers les penseurs et les artistes qui nous ont précédés. Que serions-nous sans eux? Ils ont été les anneaux qui nous relient à la chaîne infinie. Comme dans un cerveau individuel une idée en amène une autre, leur œuvre a suscité la nôtre. Nous ne commençons ni n'achevons rien. Il faudrait remonter bien haut dans la pensée

humaine pour trouver le point initial. Heureux néanmoins, encore, ceux auxquels il est donné de continuer.

*
* *

En entrant dans la vie, la femme se met tout d'abord sous la conduite de ses sentiments, et comme ceux-ci sont le plus souvent emportés et aveugles, il en résulte qu'avec de pareils guides elle va parfois donner tête baissée dans toute sorte de broussailles et de précipices, ce dont elle ne laisse pas d'être elle-même fort étonnée.

*
* *

Le sentiment religieux est naturel à l'homme au sein de ce mystère dont il se sent enveloppé; mais qu'on ne me parle

pas des religions. Elles imposent des croyances arrêtées et exclusives, lesquelles ne conviennent nullement à un être qui ne sait rien et ne peut rien affirmer.

*
* *

La critique a beau bâtir des théories de l'art, l'artiste n'obéira jamais qu'à une esthétique instinctive et personnelle. Il travaille sur un modèle intérieur, sorte d'idéal individuel qui n'a rien à démêler avec les règles préconçues.

*
* *

Pour écrire l'histoire de sa propre vie, la mémoire ne suffit point, il faut encore l'imagination : j'entends l'imagination du souvenir, non pas celle qui invente, mais celle qui rassemble et ranime.

*
* *

Il s'en est fallu de bien peu que je ne laissasse ici-bas aucune trace de mon passage. Que la barque s'engloutisse, mais qu'au moins elle laisse derrière elle un sillage!

*
* *

Lamartine a la note magnifique, mais rarement la note émue; celle-là, c'est le cœur qui la donne. Or, Lamartine n'a guère aimé. Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé; il s'y est même trouvé très beau.

*
* *

Nos passions et nos besoins, voilà nos vrais tyrans. On devrait donc toujours

être simple et vertueux, ne fût-ce que par amour de l'indépendance.

*
* *

Le mariage est rarement l'union harmonieuse de deux individus qui se trouvent être dans un même état de cœur. Ce n'est le plus souvent qu'un besoin de finir et un désir de commencer qui se rencontrent.

*
* *

Pour réunir autour d'elle tant d'hommes d'intelligence et d'opinions différentes, pour les monter et les maintenir pendant de longues années à un même degré de ferveur envers sa personne, sans être cependant elle-même douée d'un esprit supérieur, il faut que Mme Récamier ait eu

une entente parfaite des diverses vanités. En effet, elle leur rendait toute sorte de services. L'unique affaire de sa vie a été de les deviner à demi-mot, de se prêter à leurs petits calculs, et de leur éviter les mécomptes et les rougeurs. Après avoir éprouvé combien sont fragiles la fortune et la beauté, en femme prudente elle s'était retirée en lieu sûr et avait établi sa position sur un terrain solide, sur le fonds immuable d'une faiblesse humaine.

*
* *

La Religion ne transforme pas l'homme. Elle n'a jamais attendri que les cœurs déjà tendres. Quant aux cœurs durs, elle les endurcit encore.

*
* *

L'adolescence est consacrée à l'étude

des œuvres classiques. Elle peut, il est vrai, les expliquer, mais elle ne les comprend pas. L'ordre, la clarté, la parfaite mesure, ne peuvent pas être sentis au moment même où l'esprit est encore confus et désordonné.

*
* *

Bien qu'il en soit, hélas! la première victime, l'homme n'a pas le droit de se plaindre des défauts, ni même des vices de la femme. Celle-ci n'a qu'un but au monde : le captiver, et pour y parvenir elle se modèle sur ses désirs. Or, que lui demande-t-il? Des charmes et du plaisir. Elle se fait donc coquette, frivole, menteuse pour le séduire. Au lieu de se rendre à de pareils attraits, s'il ne se montrait sensible qu'aux qualités de l'esprit et du cœur, elle s'évertuerait à les acquérir et deviendrait bientôt simple,

sérieuse, vertueuse même; car elle est capable de tout pour lui plaire.

*
* *

Malgré ce qu'elle a d'humiliant, quand on a une fois goûté de l'exhibition on n'en veut plus démordre. Voyez les acteurs, les chanteurs, etc. Si j'avais prêté mon chien pour l'exposition de son espèce, je ne m'y fierais plus; je craindrais toujours qu'il ne m'abandonnât pour retourner aux Champs-Élysées.

*
* *

C'est nous, libres penseurs, qui sommes les désintéressés, les généreux; nous faisons de la vertu pour rien. Nous ne la vendrions pas, dût-elle même nous être payée en monnaie de paradis.

*
* *

Les circonstances qui président à la conception ont presque toujours une influence décisive sur l'individu à naître. S'il n'y a pas eu à cette occasion attraction passionnée, enivrement, presque délire, que sera-t-il le plus souvent? Un être terne et médiocre. Voyez nos mariages actuels de convenance et d'argent, que produisent-ils? Une génération anémique de cœur et d'esprit. Amour, on a beau t'accuser et te maudire, c'est toujours à toi qu'il faut aller demander la force et la flamme!

*
* *

Qui dit *bon dévot* entend par là définir un individu chez lequel la bonté native corrige et atténue les conséquences naturelles de ses croyances.

*
* *

On est bien forcé de s'accepter soi-même, seulement il ne faudrait pas s'en montrer aussi souvent satisfait.

*
* *

En poésie il faut quelquefois savoir éteindre l'expression, afin qu'elle n'étouffe pas le sentiment qu'elle s'est chargée d'exprimer.

*
* *

Une femme artiste ou écrivain m'a toujours paru une anomalie plus grande qu'une femme qui serait agent de change ou banquier. Dans ce dernier cas, elle

n'engagerait que ses capitaux; dans l'autre, c'est son âme qu'elle met en circulation à ses risques et périls.

*
* *

Que d'esprits ont la vue basse! Ce sont des myopes pour lesquels un opticien devrait bien inventer des lunettes. Il y en a même de tout à fait aveugles. A ceux-là il faudrait faire subir l'opération de la cataracte intellectuelle. Mais s'y soumettraient-ils? Leur cécité leur est si chère!

*
* *

Les beaux vers, c'est-à-dire ceux qui restent et ne mourront jamais, existaient de toute éternité. Les vrais, les grands poètes eux-mêmes ne les font point; seulement ils savent les trouver.

*
* *

Dans la société, les ridicules sont des discordances. Au milieu du concert universel combien ont l'oreille très sévère pour quelque innocente fausse note du voisin, et qui, cependant, ne s'entendent pas détonner d'un bout à l'autre.

*
* *

Musset a rendu difficile la tâche des poètes à venir. Le cœur qu'ont une fois ému ses accents pénétrants reste exigeant; il n'est plus capable de s'ouvrir à la première poésie venue. Il lui faut de la passion et de l'émotion à tout prix.

*
* *

Je me laisse aller avec d'autant plus

d'abandon à ma haine contre la Religion, que je sens que cette haine est généreuse et qu'elle a ses racines dans les parties les plus élevées de mon être. C'est mon amour pour le bien, pour la justice et l'humanité, qui me rend hostile à ces monstruosités d'égoïsme et de fanatisme auxquelles tout dévot, s'il est conséquent avec lui-même, ne peut échapper.

*
* *

Quand le poète chante ses propres douleurs il doit avoir la note sobre. Les cris personnels déchirants ne sont pas faits pour la poésie. Comme la Niobé antique, elle doit avoir la grâce de la douleur.

*
* *

Il n'y a rien d'absolu ni d'arrêté dans

la morale. Elle exprime seulement, à un moment donné, l'état de la conscience humaine et son degré de culture. Elle non plus ne saurait échapper à la loi universelle du progrès.

*
* *

La plupart des gens qui se jettent dans la Foi y sont bien moins poussés par l'amour de la vérité que par le besoin de calmer certaines terreurs. Ils ferment les yeux et s'abandonnent. L'imagination aidant, ils finissent par se figurer qu'ils croient. Ils sont d'ailleurs si peu soucieux de la vérité, qu'ils fuient tout ce qui pourrait les tirer de cet état d'illusion. Aux objections de la raison ils n'opposent que des réponses absurdes ou puériles, mais qui les tranquillisent. Or, c'est là tout ce qu'ils demandent.

*
* *

A force d'intelligence et de culture nous ne pouvons qu'essayer de ressaisir les émotions des chantres primitifs. Les premiers hommes ignoraient combien ils étaient poètes : nous seuls le savons, parce que nous ne le sommes plus. Ils ne se distinguaient pas de leurs sensations. Ces vibrations résonnent encore à travers les âges. Comme à la musique, nous leur prêtons tout ce que nos propres sentiments nous suggèrent.

*
* *

C'est une erreur de croire qu'on attachera par des bienfaits. Si l'on attache quelqu'un, ce n'est presque jamais que soi-même.

*
* *

La vue des choses ne donne pas des idées; elle les éveille. Pour que celles-ci surgissent dans notre esprit, il faut qu'elles y existent déjà.

*
* *

Je m'arrête souvent à rêver devant le profil de Musset. Cette image l'exprime tout entier. Regardez ce front charmant, mais cette bouche grossière : qu'en dites-vous ? Il y avait certainement là une aspiration vers les sommets de l'amour idéal, en même temps qu'un instinct bestial vers les jouissances sensuelles. Sa vie s'est perdue, son génie s'est épuisé à chercher le joint entre ces deux mondes.

*
* *

Dans les poésies des troubadours et des minnesingers, il règne une grande uniformité de ton. D'ailleurs on n'y rencontre que quelques images toujours les mêmes; ce n'est qu'un joli gazouillement.

*
* *

A force d'annoncer les événements, on en provoque l'accomplissement. Les prophètes annonçaient le Messie, et Jésus est venu. Il n'était pas annoncé parce qu'il devait arriver, mais il est arrivé parce qu'il était annoncé. Les grands désirs de l'humanité, qui ne sont que l'expression de ses grands besoins, finissent toujours par se réaliser.

*
* *

Pour écrire en prose il faut absolument avoir quelque chose à dire. Pour écrire en vers ce n'est pas indispensable.

*
* *

Entre époux il y a une autre communauté que celle de la table et du lit, c'est celle de la pensée. Eh bien, le plus souvent, ces deux êtres matériellement accolés habitent, quant à l'esprit, des mondes différents et parfois même hostiles!

*
* *

La doctrine de la prédestination est vraie dans son principe. Il y a certaine-

ment des êtres voués au bien ou au mal dès avant leur naissance. Le dogme du péché originel n'est pas moins évident au point de vue de la loi de l'hérédité. La Foi a saisi ces vérités; son seul tort a été d'en tirer des conséquences arbitraires et injustes.

*
* *

Les croûtes en peinture peuvent encore servir à quelque chose; au besoin on en ferait de jolies enseignes. Mais quel parti tirer des croûtes en poésie?

*
* *

Si je m'élève parfois à une certaine hauteur, ce n'est point par l'effet de ma propre force. C'est la poésie qui m'a

soulevée; elle me porte où je n'atteindrais pas.

*
* *

Si Dieu existe, je ne voudrais point être à sa place. Ne pas pouvoir cesser d'être, quel supplice!

*
* *

En fait de prêtres, les meilleurs sont peut-être encore les plus dangereux. Leur vertu donne une certaine autorité aux fables qu'ils sont chargés de débiter.

*
* *

George Sand me fait l'effet d'un enfant terrible; ce qu'elle ne brise pas, elle le met sens dessus dessous.

*
* *

Je ne me figure pas qu'un astronome puisse jamais être un croyant. La vue, pour ainsi dire immédiate, de l'infini dissipe, comme de légers nuages, les fables dont l'homme s'est plu à envelopper sa destinée. Il cesse de se croire un être assez important pour arrêter sur lui la pensée divine. Ce n'est pas cette humilité chrétienne si orgueilleuse, au fond, puisqu'elle s'imagine qu'il n'a pas fallu moins qu'un Dieu pour sauver l'humanité; c'est le sentiment de son propre néant qui saisit l'homme en face de ces espaces sans bornes. Il comprend que sa destinée, perdue dans une pareille immensité, est tout à fait insignifiante, et qu'il n'est lui-même qu'un simple atome emporté dans le mouvement universel.

*
* *

La musique me remue jusqu'en mes dernières profondeurs. Les regrets, les douleurs, les tristesses, qui s'y étaient déposés en couches tranquilles par le simple effet de la raison et du temps, s'agitent et remontent à la surface. Cette vase précieuse une fois remuée, je vois reparaître au jour tous les débris de mon cœur.

*
* *

Je ne saurais remonter jusqu'au point de départ de mes facultés ni de mes instincts; je ne puis déterminer ce qui revient à chacun de mes ancêtres dans la formation de mon individualité; j'ignore dans quel sol intellectuel et moral plongent les racines de mon être :

Et dans ce jeu fatal, c'est la part qui m'échappe
Que j'appelle ma liberté.

*
* *

Ce n'est pas moi qui te maudirai, ô rêveur galiléen, victime qui as souffert sans rien racheter! L'humanité te doit seulement quelques espérances. Elle est si malheureuse que la moindre promesse agit sur elle : elle prend de toute main, ou plutôt de toute lèvre.

*
* *

Le vers doit être à la fois transparent et fluide; il faut qu'il laisse passer la lumière et qu'il coule.

*
* *

Il semble vraiment qu'une volonté méchante préside aux événements humains.

A voir comme elle s'entend parfois à tourner tout au pire, on la prendrait pour une providence à rebours. Le hasard seul n'aurait ni cette perspicacité ni cette persistance dans le choix des combinaisons mauvaises.

*
* *

Changer de lieu, c'est changer en même temps les perspectives de notre âme. Certains souvenirs tristes qui étaient au premier plan reculent dans le lointain de la mémoire, et, lorsque plus tard ils reprennent leur place accoutumée, c'est avec des contours moins arrêtés et des teintes adoucies.

*
* *

J'écoute avec plaisir marcher mon horloge dans le silence de la nuit. Le

bruit régulier de son balancier me fait l'effet des battements d'un cœur. Il me semble que j'entends respirer le Temps.

*
* *

L'élément des religions, c'est l'ignorance. La foi disparaît devant la science. Une humanité qui nous serait supérieure n'aurait plus besoin de croire; elle saurait.

*
* *

Quand on pense qu'il suffit d'avoir de la vanité, de l'encre et du papier pour faire des vers, on ne peut en vouloir au public bien avisé qui oppose une digue d'indifférence à la crue montante des rimes du jour. Ce qu'il y aurait néan-

moins de rassurant pour un vrai poète, si un vrai poète surgissait encore, c'est qu'il est difficile qu'un beau vers se perde. La postérité se charge presque toujours de le recueillir.

*
* *

Il m'est impossible de tenir aux dévots le moindre compte de leurs vertus. La récompense à laquelle ils aspirent est si haute, qu'il y a lieu de s'étonner qu'ils n'en fassent pas davantage pour l'obtenir. Je n'ai pas non plus la moindre compassion pour leurs malheurs. Que sont ces tribulations d'un jour en regard de la félicité qu'ils attendent et vers laquelle ces mêmes afflictions doivent les acheminer? Ces gens-là vivent dans un monde si peu humain, qu'il est permis de prendre à leur égard des sentiments qui ne le soient point.

*
* *

Je me compare à ces insectes qui, réfugiés à l'extrémité d'une branche, dans une feuille, s'y tissent une enveloppe fine où s'ensevelir. La solitude est ma feuille ; j'y file mon petit cocon poétique.

*
* *

J'ai toujours eu une admiration profonde pour ces âmes courageuses qui, en pleine possession d'elles-mêmes et par pur dégoût des misères terrestres, ont trouvé en elles la force de se débarrasser de l'existence. La Nature a bien su ce qu'elle faisait en nous dotant d'une irrémédiable lâcheté en face de la mort ; mais combien il est beau de la vaincre et de lui crier : « O marâtre ! je te rends

ton fardeau. Si tu as cru me lier par le don fortuit et funeste de la vie, tu t'es trompée. Regarde! voilà le cas que j'en fais. »

*
* *

Mon premier soin, lorsque je me lève, est d'aller voir comment mes arbres ont passé la nuit, mes arbres fruitiers surtout. Quelle vivante image de la bonté que ces êtres muets qui tendent vers nous leurs bras chargés de présents!

*
* *

A chaque création, Dieu s'est applaudi de son œuvre; il l'a trouvée bonne. Le besoin de progrès qui se manifeste dans la Nature et donne de l'impulsion à l'univers est en contradiction flagrante

avec la satisfaction qu'a éprouvée le créateur.

*
* *

L'inspiration ne fait qu'accentuer plus fortement les sons divers que rend notre âme. Les saisir et les fixer dans une expression heureuse, c'est là tout l'œuvre du poète.

*
* *

Je ne dirai pas à l'humanité : progresse; je lui dirai : meurs; car aucun progrès ne l'arrachera jamais aux misères de la condition terrestre.

*
* *

C'est un métier que d'affirmer : il y a même des gens payés pour cela.

*
* *

La passion explique bien des choses, mais ne justifie rien.

*
* *

En fait de poésie, je ne suis qu'un simple amateur, mais j'ai beaucoup vécu avec les grands maîtres. Je fais plus que les goûter, je les aime passionnément, aussi bien Lucrèce que La Fontaine. Je sais donc un gré infini aux esprits délicats qui ont découvert dans le peu que j'ai écrit les traces de ce commerce et de cet amour.

*
* *

Tout se liquide en perte dans la vie : mourir, c'est déposer son bilan. La mort

n'est en réalité qu'une banqueroute définitive.

*
* *

Si j'avais été la colombe, je ne serais pas rentrée dans l'arche.

*
* *

Qui n'a reçu de la nature qu'un filet de pensée, s'il s'entend à le ménager peut encore en tirer de jolis effets. Souvent l'art plaît plus que la puissance et l'ampleur.

*
* *

Chez toute femme, je ne dirai pas galante, mais simplement coquette, le sens moral est, sinon tout à fait éteint, du moins fortement altéré. Il y a déjà en elle comme une ébauche de courtisane.

*
* *

A mesure que j'avance en âge, je perds le goût de l'érudition. Mon esprit, probablement parce qu'il devient plus paresseux ou plus délicat, n'aime que les bons morceaux et de digestion facile; il craint les os et les arêtes.

Janvier 1851.

*
* *

La poésie est pour ainsi dire le dessert de l'esprit. Il ne faut donc en prendre qu'en petite quantité, comme de toutes les friandises.

*
* *

Quand j'ouvre un livre allemand, il me semble que j'éteins ma lumière, et

lorsqu'il m'arrive en le quittant de prendre un livre français sur le même sujet, on dirait que je la rallume.

*
* *

Ce que l'homme aurait de mieux à faire, ce serait de prendre au pied de la lettre cette métaphore usée : « La vie est un rêve. » Donner de l'importance à ce rêve, c'est vouloir qu'il dégénère en cauchemar.

*
* *

Le plus ou moins de charme que nous trouvons aux poésies subjectives dépend de la disposition dans laquelle nous sommes nous-mêmes. Aussi plaisent-elles particulièrement aux femmes et aux jeunes gens, car c'est surtout leur état d'âme qu'elles se chargent d'exprimer.

*
* *

Il y a eu un temps où il fallait une certaine force d'esprit pour ne pas croire à Jupiter. Il en viendra un où l'on ne comprendra pas qu'on ait pu croire en Dieu.

*
* *

Musset pèche par la composition. Ses poésies sont décousues; on les dirait faites de pièces et de morceaux. Mais quels morceaux! C'est du cristal, de l'or, du diamant, ou plutôt c'est un métal à lui et sorti de ses entrailles, fluide, transparent, brûlant :

C'est de la lave humaine,
Ardente et que le temps ne saurait refroidir.

*
* *

L'âge mûr semble être mon âge naturel. Ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises, ces vues claires en littérature et en philosophie, voilà ce que je goûte et dont je jouis avec délices. J'aurais dû naître à quarante ans.

1852.

*
* *

Le poète est bien plus un évocateur de sentiments et d'images qu'un arrangeur de rimes et de mots.

*
* *

Nos écrits sont comme les galets de la mer; ce n'est qu'à force d'être roulés

dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur.

*
* *

Les occupations agricoles ont une vertu particulière : elles calment, elles émoussent. Elles sont surtout bonnes après de grandes douleurs ou de grands mécomptes. Il semble que la terre communique dès lors à l'homme un avant-goût de ce repos définitif qu'elle lui donnera quelque jour.

*
* *

Chez les romantiques, l'expression embrasse plus de pensées qu'elle n'en peut étreindre. De là son caractère vague et incomplet.

*
* *

J'ai logé chez moi bien des sentiments, et, quoiqu'il y ait longtemps que je ne les héberge plus, je me souviendrai toujours qu'ils ont été mes hôtes et que nous nous sommes bien quittés.

*
* *

Perdu dans l'immensité de l'univers, l'homme semble disparaître, et pourtant c'est lui qui est le dépositaire unique des images, le miroir où viennent abcutir tous les rayons des choses. Le monde n'existe que quand il s'est reflété dans ses yeux, dans sa pensée. Ce n'est qu'en passant par ses sens et son intelligence que la nature se revêt de formes. C'est lui qui a créé la beauté; il reste même en extase devant son œuvre.

*
* *

Notre esprit est plein d'embryons de pensées dont quelques-unes auraient chance de vivre si nous les mettions au monde. La seule manière d'arriver à une heureuse délivrance, ce serait de les écrire. Dégagées de leurs enveloppements, elles se laisseraient voir et juger.

*
* *

Peut-être ce qui est n'est-il su par personne, pas même par celui qui doit avoir tout créé. Outre l'ignorance humaine, s'il y avait encore l'ignorance divine?

*
* *

La sévérité de ma morale n'est pas le

résultat logique de mes principes, mais l'effet immédiat de ma nature; je ne raisonne pas la vertu.

*
* *

Lorsque les poètes lyriques parviennent à la postérité, ils ont perdu leur gros bagage en route. Ils arrivent équipés à la légère, quelques pièces en main. Cette même postérité, dont la mémoire est surchargée d'ailleurs, ne retient d'eux que les choses courtes, mais achevées et surtout senties.

*
* *

La meilleure manière d'être revenu de bien des choses, c'est de n'y être jamais allé.

*
* *

Quand on ouvrirait aux femmes les portes de toutes les libertés, comme quelques-unes le réclament, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer.

*
* *

Je suis vraiment tentée de croire à la Grâce. Oui, il faut une faveur toute particulière du ciel pour accepter les dogmes, les mystères et autres sottises! Il est nécessaire que Dieu s'en mêle, car l'homme tout seul n'y parviendrait pas. On n'a donc aucun droit de nous en vouloir, à nous, libres penseurs, que la lumière d'en haut n'éclaire point. N'est-il pas naturel que, livrés à nous-mêmes, nous nous révoltions contre l'absurde?

*
* *

Eugénie de Guérin, comme Mme de Sévigné, avait au plus haut degré le don de l'épanchement. Ce n'est point assez de posséder la source intérieure, il faut qu'elle puisse couler.

*
* *

J'ai autant que possible évité de parler de moi dans mes vers. Faire de la poésie subjective est une disposition maladive, un signe d'étroitesse intellectuelle. D'ailleurs, tout poète qui ne pense qu'à lui sera bientôt à bout de chants et de cris. C'est au nom de la Nature, c'est surtout au nom de l'Humanité qu'il faut élever la voix. Ces sources d'inspiration sont les seules vraiment profondes et intarissables.

*
* *

L'art chrétien s'est proposé un idéal élevé, mais inacessible ; l'art grec, au contraire, n'a jamais poursuivi que ce qu'il pouvait atteindre. Le premier nous donne le spectacle troublant d'une lutte vaine; l'autre nous offre l'image de la beauté saisie et possédée dans sa plénitude heureuse et sereine.

*
* *

Les sots ont dû de tout temps s'ennuyer. Quant aux gens d'esprit, ce n'est qu'assez récemment qu'ils ont inventé un ennui à leur usage. On ne s'ennuyait pas au grand siècle; sous Louis XV, personne n'y songeait encore, si ce n'est Mme du Deffant. Au milieu de cette société

joyeuse et frivole, elle apparaît comme l'unique ennuyée; mais son ennui même participe de la netteté de son esprit. Ce n'est pas l'ennui de nos Obermanns et de nos Lélias, c'est un bel et bon ennui. Rien ne ressemble moins aux déclamations vaporeuses de ces personnages que les formes bien arrêtées de sa plainte.

*
* *

Fatalité! voilà le mot de l'univers, depuis l'atome invisible jusqu'à l'homme. Prononcer celui de Liberté, c'est n'avoir aucune idée des lois inflexibles qui enchaînent toutes les manifestations de l'être.

*
* *

Quand on vit au milieu des bruits du monde, il faut que la voix intérieure qui

s'appelle la poésie parle bien haut en nous pour que nous puissions l'entendre. Dans la solitude, nous saisissons son moindre murmure.

*
* *

Il y a chez la femme une certaine façon d'aimer la musique qui passe facilement de l'art au virtuose.

*
* *

La poésie d'Hugo a fait une telle consommation d'images, qu'il y aurait vraiment lieu de se demander s'il en restera encore pour les poètes à venir.

*
* *

Le Dieu des chrétiens est un souverain inexorable; auprès de lui il n'y a point

de recours en grâce. Les condamnés à l'enfer en ont pour l'éternité.

*
* *

Mon mari n'eût pas souffert que sa femme se décolletât, à plus forte raison lui eût-il défendu de publier des vers. Écrire, pour une femme, c'est se décolleter; seulement il est peut-être moins indécent de montrer ses épaules que son cœur.

*
* *

Je me figure parfois quels froids romans j'eusse écrits si je m'étais mêlée d'en faire. Mes personnages ne seraient certainement pas nés viables. Et cependant ce genre semble être le domaine naturel des plumes féminines. Les femmes

font entrer dans un roman les ardeurs, contenues ou non, de leur tempérament. Hélas! je n'aurais rien eu à mettre dans les miens.

*
* *

Jésus n'a jamais fait preuve de tendresse filiale. Il fallait que l'humanité eût bien soif d'idéal féminin pour diviniser Marie, celle à qui son fils avait dit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? »

*
* *

On prétend que la Religion est l'éducatrice de l'homme. Je lui conseille d'être fière du bon élève qu'elle a fait : c'est une éducation à recommencer.

*
* *

Dans la société, la femme n'existe qu'en vue et au profit de l'homme. Sans elle, ce dernier n'aurait ni famille ni foyer. Qu'elle se renferme donc dans les devoirs de sa destinée; elle y trouvera les seuls bonheurs possibles pour elle, et surtout toutes les dignités.

*
* *

On dit à la Foi : « Calme mes craintes, console mes douleurs, endors mes curiosités. Quant à la vérité, tu t'arrangeras avec elle comme tu pourras; cela n'est point mon affaire. »

*
* *

L'écrivain n'a pas seul le privilège des

belles imaginations et des hautes pensées. Parmi cette foule qui s'achemine silencieusement à la mort, combien auraient pu étonner le monde par la profondeur de leurs vues et les merveilles de leurs conceptions! Une occasion leur a manqué, et les voilà dévolus à l'oubli.

*
* *

La vie est comme la journée : elle a ses heures mortes.

*
* *

Ce soir, du haut de ma tour, je regardais la lune qui se dégageait des dernières lueurs du jour. Le crépuscule venu, elle apparut sur un fond obscur. Elle ne se leva point; elle était toute levée au milieu du ciel. Il en est ainsi de quelques-uns

de nos sentiments : ils sont montés à l'horizon de notre âme sans que nous nous en soyons aperçus, mais, à un moment donné, nous sommes tout surpris de les trouver épanouis et rayonnants dans notre ciel intérieur.

*
* *

Les dévots s'évertuent contre la morale indépendante. Je voudrais bien savoir, si leurs yeux s'ouvraient tout à coup et s'ils voyaient parfaitement vide ce ciel où leur imagination avait rêvé un rémunérateur, je voudrais savoir, dis-je, ce qu'il adviendrait de cette morale dépendante et qui ne s'appuyait que sur la Foi.

*
* *

Ma flamme poétique, quand par hasard elle s'allume, n'est jamais de longue du-

rée. Après avoir flambé un moment, mon feu s'éteint. J'aurais été une bien mauvaise vestale.

*
* *

Il y a deux sortes de bon sens dans la vie : le petit et le grand bon sens. Le premier n'est que l'entente des intérêts ; l'autre est l'intelligence des devoirs et de la destinée.

*
* *

Je crois que l'Humanité gagnerait beaucoup à se débarrasser de l'idée de Dieu. Il serait bon qu'elle n'eût plus à compter que sur elle-même. La morale non plus n'y perdrait rien. En effet, même dans les siècles de vraie foi, il ne s'est jamais agi que de servir Dieu à outrance ou de

le tromper. Fanatisme ou hypocrisie, l'homme ne peut pas sortir de là.

*
* *

J'éprouve parfois une vraie colère en voyant qu'une grande intelligence ne met pas les femmes à l'abri de toutes sortes d'erreurs et de faiblesses. Au contraire, on dirait que c'est la monnaie dont elles paient leur supériorité. Pauvres femmes de génie, c'est à vous que le cœur et surtout les sens gardent leurs plus mauvais tours !

*
* *

Qui n'est rien ou n'a rien n'existe pas. *Être* et *avoir* sont deux verbes aussi nécessaires dans la vie que dans la grammaire. Ils sont partout les seuls auxiliaires.

*
* *

Chez Laprade, la poésie coule; on s'en étonne. Elle semblerait plutôt devoir être arrêtée dans sa propre glace.

*
* *

Jésus attire à lui tout l'amour du chrétien; il n'en reste plus pour Dieu le père. Les procédés de ce dernier envers la race humaine et aussi envers son propre fils ne sont pas, il est vrai, faits pour en inspirer.

*
* *

Les sophistes du sentiment nous parlent des droits de la passion. En sa qualité de maladie, elle n'a qu'un droit, c'est le droit au remède.

*
* *

Le vrai poète se reconnaît à ceci : tout lui dit. Il s'en est fallu de bien peu que rien ne m'ait dit.

*
* *

Ce qui m'intéresse dans Pascal, c'est une âme aux prises et qui combat. Cependant je n'ose regarder jusqu'au fond de cette passion et de ces délires; j'ai quasi peur du vertige. Tant de fanatisme me surpasse. En tous sens, cet esprit courait à l'infini. Il lui a suffi d'aimer un jour pour porter l'amour à ses plus nobles hauteurs. Comme il se débat sous le poids de son humanité! Il espère avoir raison d'elle à force d'injures et de mépris, mais elle l'écrase. Aussi, quels cris dans son impuissance! Nous avons entendu les poètes :

Byron, Shelley, Musset, etc. Les éclats d'une douleur individuelle n'atteindront jamais à de pareils effets. Au fond, quand Pascal gémit, c'est de nous qu'il s'agit. C'est l'homme qui parle par sa bouche. Soif de bonheur, invincible besoin de rattacher au ciel la chaîne de nos misères, quoi de plus humain? Sur cette voie il rencontre de monstrueuses absurdités et passe outre. Nulle certitude, et pourtant il faut croire : contradiction terrible où il s'est enfermé. Il s'y agite et s'y meurtrit. Son seul recours fut d'accabler la raison. Elle terrassée, voyez comme il triomphe! Plus de justice, plus de pitié; damnation d'un bout à l'autre de la création! Le malheureux est emporté par la violence de sa peur et de ses désirs; il a fait le saut dans l'abîme.

*
* *

On peint Caron occupé à passer des

ombres, c'est-à-dire le reste de quelque chose qui a vécu. Et nous qui vivons encore, que sommes-nous? Des ombres aussi. Avant comme après la mort, toujours des fantômes dans une barque étroite et fuyante.

*
* *

Il faut vraiment bien de la vertu pour n'être pas dévot. Comment? toutes les portes de ce monde ouvertes, et celle du ciel par surcroît.

*
* *

Les causeurs sont des prodigues. Causer, c'est jeter son esprit par la fenêtre.

*
* *

Il y a une façon définitive de dire les choses; elle n'appartient qu'aux grands écrivains. Après eux, il n'y a plus à y revenir.

*
* *

Je n'admire pas Jésus sans réserve. Au milieu des admirables élans de mansuétude que nous transmet l'Évangile, il se rencontre des préceptes impitoyables. C'est ce qui explique comment Jésus peut être à la fois le Dieu des cœurs tendres et des fanatiques.

*
* *

Tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes possibles. Ce n'est

pas à la porte de l'enfer, mais à celle de la vie qu'il faudrait écrire : *Lasciate ogni speranza.*

*
* *

Il y a le soir, quand je travaille auprès de ma fenêtre, une certaine étoile qui me regarde. Si je la comprends, elle a pitié de la peine que je me donne pour un mot, pour une rime. A quoi bon? semble-t-elle me dire. Hélas! j'ai eu bien souvent la même pensée. On peut quelquefois, bien qu'on ne soit pas une étoile et sans voir les choses d'aussi haut, prendre en pitié les résultats insignifiants des efforts humains.

*
* *

Les dévots sont des poltrons, les dévots sont des lâches. Prosternés devant

un Dieu inique et capricieux, ils n'ont qu'un but, qu'une pensée : le fléchir à tout prix.

*
* *

Il n'y a plus à reculer : me voici à l'entrée d'une contrée désolée. Il faut que je m'enfonce dans des landes désertes où m'attendent toute sorte de mauvaises rencontres : les maladies, les infirmités, les affaiblissements successifs, et ce qui rend cette perspective plus triste encore, c'est que pour sortir de là il n'y a pas d'autre porte que la mort.

*
* *

Nous savons de science certaine que dans quelques milliers d'années il ne restera plus rien de ces chefs-d'œuvre

qui sont le patrimoine précieux de l'humanité. Des révolutions, qu'elles soient sociales ou terrestres, les auront anéantis. Cette perspective ne doit cependant pas décourager l'artiste. Au milieu des réalités attristantes et des luttes cruelles de la vie, lui seul peut sourire et se féliciter, car il a trouvé contre elles un refuge. Du haut de l'Idéal il plane au-dessus des misères et des laideurs de ce monde ; bien plus, il a ressaisi, par un simple acte d'intuition personnelle, quelques lignes des formes harmonieuses et pures de la pensée universelle :

Puis n'aura-t-il pas eu, sur la terre éphémère,
Son instant d'immortalité ?

*
* *

Quand je me représente que j'ai apparu fortuitement sur un globe emporté

lui-même dans l'espace, au hasard des catastrophes célestes; quand je me vois entourée d'êtres aussi éphémères et aussi incompréhensibles que moi, lesquels s'agitent et courent après des chimères, j'éprouve l'étrange sensation du rêve. Je ne puis croire à la réalité de ce qui m'environne. Il me semble que j'ai aimé, souffert, et que je vais bientôt mourir en songe. Mon dernier mot sera : J'ai rêvé!

Nice, 1849-1869.

Achevé d'imprimer

le dix-neuf novembre mil neuf cent deux

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4. — 3874.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier vélin teinté

Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte

L. ACKERMANN. *Ma Vie. — Premières poésies. — Poésies philosophiques.* 1 vol. avec portrait. . . . 5 fr.
ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. 1 vol. . . . . 6 fr.
ANTHOLOGIE DES PROSATEURS FRANÇAIS depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. 1 vol. . . 6 fr.
PAUL ARÈNE. *Jean des Figues. — Le Tor d'Entrays. Le Clos des Ames. — La Mort de Pan. — Le Canot des six Capitaines.* 1 vol. avec portrait . . . . . 6 fr.
TH. DE BANVILLE. *Les Cariatides. — Roses de Noël.* 1 vol. avec portrait. . . . . 6 fr.
— *Les Stalactites. — Odelettes. — Améthystes. Le Forgeron.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *Le Sang de la Coupe. — Trente-six ballades joyeuses. — Le Baiser.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *Les Exilés. — Les Princesses.* 1 v. av. portr. 6 fr.
— *Idylles prussiennes. — Riquet à la bouppe.* 1 v. 6 fr
— *Odes funambulesques.* 1 volume avec frontispice . . . . . 6 fr.
— *Occidentales. — Rimes dorées. — Rondels. — La Perle.* 1 vol. avec frontispice. . . 6 fr.
— *Comédies.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *Petit Traité de Poésie Française.* 1 vol. . . 6 fr.
BARBEY D'AUREVILLY. *L'Ensorcelée.* 1 v. av. portrait. 6 fr.
— *Une Vieille Maîtresse.* 2 vol. . . . . 10 fr.
— *Le Chevalier des Touches.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *Un Prêtre marié.* 2 vol. . . . . 10 fr.
— *Les Diaboliques.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *L'Amour impossible. — La Bague d'Annibal.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *Du Dandysme et de* G. BRUMMEL. — *Memoranda.* 1 vol. avec portraits. . . . . 6 fr.
— *Ce qui ne meurt pas.* 2 vol. . . . . 10 fr.
— *Une Histoire sans nom. — Une Page d'Histoire.* 1 vol. . . . . 6 fr.

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers. 5.-3874.

27 201 SU BR 4753
5/98 31150-100 MILP

3 6105 020 453 952

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE